L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 12 AOUT 1889. 62ème Année

Sauvage & Bonnet, Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. 2 Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 12 AOUT 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine avec les prix ci-dessus.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par M. F. Michel, cessible de la Quatrième Cour de Cité, à son entrepôt No 1036 rue des Magasins, deux lots de meubles.

Par Warren Howe, au No 857 rue des Magasins, entre Huitième et Neuvième, quincaillerie, articles de ménage, cheval, wagon, float, comptoir ouverts, etc.

La question Crétoise.

Ce qu'il y a de plus curieux à signaler à propos de l'agitation qui sévit en Crète, c'est—dit la *Liberté*—qu'elle est ouvertement encouragée par l'Angleterre et énergiquement réprouvée par la Grèce.

M. Tricoupis déclare, au nom du gouvernement hellénique, qu'il n'est pour rien dans cette effervescence de la population crétoise, et il proteste, d'avance et de toutes ses forces, contre toute tentative d'insurrection. Les journaux grecs tiennent le même langage et expriment la même opinion.

Du côté anglais, au contraire, l'attitude est toute différente.

Le marquis de Salisbury, dans un accès de sensibilité, ou, si l'on veut, de sensiblerie dont on ne le soupçonnait pas capable, verse, à la Chambre des lords, quelques larmes plus ou moins sincères sur le sort de ces pauvres Crétois si méchamment opprimés par la Sublime-Porte; et la presse, faisant chorus avec lui, s'apitoie dans des articles bien sentis sur les souffrances que le régime arbitraire des pachas fait endurer à une malheureuse et intéressante insulaire.

Les hommes d'Etat et les journalistes anglais ne nous avaient pas accoutumés à leur voir témoigner une aussi vive tendresse pour des infortunes, vraies ou supposées, qui ne les touchent pas de près. Quel peut donc être, se demande-t-on, le motif de cette extraordinaire sollicitude? Le public en était là de ses réflexions, lorsque le *Times* est venu lui apporter le mot de l'énigme.

Ce journal a publié, coup sur coup, deux élégantes lettres sur la question crétoise, qui ont été comme un trait de lumière. L'une émane de son correspondant d'Athènes, et elle tend à prouver que les Crétois n'ont d'autre mobile que de se voir placés sous la domination de l'Angleterre! L'autre, écrite par son correspondant de Vienne, fait entendre le même refrain: "Si cela ne dépendait que des Crétois, leur île serait devenue une Chypre il y a longtemps!"

¡Hum! hum! Qu'est-ce que cela signifie? L'intérêt que les Anglais manifestent si subitement pour les Crétois cacherait-il des arrière-pensées annexionnistes? Le Foreign-Office méditerait-il de joindre à cette perle qui se nomme Chypre, ce diamant qui se nomme Candie, en vertu du proverbe qui dit que les deux font la paire? En ce cas, les troubles que l'on signale dans l'île pourraient bien être le fait des quelques Crétois qui se montrent si férus de l'Angleterre. *Il fait vai produit*, n'est-il pas vrai.

C'est parce qu'il est difficile d'admettre que le nombre des Crétois jaloux du sort des Chypriotes puisse être bien considérable, que l'opinion se montre médiocrement alarmée de l'agitation qui travaille l'île et dont l'importance n'est, au surplus, fort exagérée. Les Crétois n'ont, à l'heure qu'il est, aucun motif de s'insurger, et s'ils le faisaient, à l'instigation d'une puissance étrangère, ils n'auraient certainement pas à compter sur les sympathies de l'Europe. La Crète jouit d'un régime d'autonomie administrative que lui envient les populations des autres provinces de l'Empire ottoman. Nous disons plus: le sort de la Crète, sous la domination turque, est infiniment préférable à celui que lui réserverait l'Angleterre. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à consulter les Chypriotes, lesquels sont unanimes à réclamer aujourd'hui le régime décrié à plaisir, mais en somme paternel, du Kalife.

En doutez-vous? Lisez le *Livre Bleu* que le Foreign-Office vient de publier sur les affaires de Chypre, et concluez!

Congrès ouvrier international, à Paris.

Dans ses séances des 18 et 19 juillet, le Congrès a entendu la lecture du rapport de la commission d'administration. Il formule les *desiderata* suivants:

1° Journée maximum de huit heures de travail fixée par une loi internationale.

2° Un jour de repos par semaine au point de travail les jours fériés.

3° Abolition du travail de nuit autant que possible pour les hommes, entièrement pour les femmes et les enfants.

4° Suppression du travail des enfants avant l'âge de 14 ans et protection de l'enfance jusqu'à l'âge de 18 ans.

5° Education intégrale, générale, technique et professionelle.

6° Les heures supplémentaires ne pourront excéder 4 heures par 24 heures et seront payées double.

7° Responsabilité civile et criminelle des employeurs en cas d'accidents.

8° Nomination par les ouvriers d'un nombre suffisant d'inspecteurs capables, payés par l'Etat ou par la commune, avec pleins pouvoirs d'entrer, à tous moments, dans les ateliers ou maisons de commerce et de visiter les appareils dans leurs propres demeures.

9° Création d'ateliers par les ouvriers avec subvention des municipalités ou de l'Etat.

10° Le travail des workhouses et des prisons soumis aux mêmes conditions que le travail libre et consacré autant que possible à de grands travaux publics.

11° Aucun travailleur étranger ne pourra accepter un emploi et aucun patron ne pourra employer des ouvriers étrangers au détriment du prix fixé par la chambre syndicale de leur profession.

12° Fixation d'un minimum de salaire dans chaque contrée en rapport avec le coût de tout et pas plus, raisonnablement indispensable à l'existence.

13° Abrogation de toutes les lois contre l'organisation internationale des travailleurs.

14° Salaire égal et facilités de travail égales en faveur des hommes et des femmes pour un égal travail.

La délégation du Danemark a demandé:

1° Par une loi, huit heures de travail par jour dans chaque métier pour tous les ouvriers.

2° La suppression du travail de nuit, jours de fêtes et dimanches, qui n'est pas absolument nécessaire pour les voies de communication.

3° La suppression du travail des enfants avant seize ans.

4° La suppression du travail à la tâche, cordonniers, tailleurs, etc. Fondation d'ateliers par les corporations.

5° La délégation réclame que l'Etat surveille la santé des ouvriers et demande la fondation de grands pensionnats pour des ouvriers invalides de par le travail.

6° Fondation de chambres ouvrières législatives dans chaque commune; elles doivent être composées moitié des ouvriers et moitié des patrons qui feront contrôle sur la surveillance des ouvriers matériellement et moralement incapables de travailler. Ces chambres ouvrières pourront être des conseillers prud'hommes;

7° Surveillance des ateliers par les ouvriers eux-mêmes qui devront être payés par l'Etat;

8° Conclusions.—Le Congrès demande à fonder l'Etat socialiste à seule fin d'assurer à tous les citoyens leurs droits ainsi que pour toutes les citoyennes.

Le citoyen Verryken, délégué belge, a fourni des observations sur certaine points du rapport de la commission.

Le citoyen John Burns, délégué anglais, dit qu'en Angleterre, la Société des mécaniciens, qui compte 57,000 adhérents, est pour la journée de huit heures. Le réunion d'une prochaine conférence fera montre que, partout, les Bureaux s'occupent de cette question.

Le délégué du Danemark a exprimé l'opinion que le travail de petite dimension fait intérêt et remplacé par celui des ateliers corporatifs.

La délégation belgique a partagé cette opinion. Mais, comme pouvoir transitoire, elle a demandé que les inspecteurs ouvriers du travail aient un droit de surveillance sur les petite industries.

Le président a mis aux voix le rapport de la commission, qui a été adopté avec les divers amendements par les délégations nationales supplémentaires en Congrès.

Les Anglais ont [illegible] l'article 6 [illegible] avec [illegible]

FEUILLETON.

DEUX SŒURS

PAR ANDRÉ THEURIET.

PREMIÈRE PARTIE.

—Suite—

Et cependant, Dieu sait si elle était maussade et grisement monotone, la vie qu'on menait place Saint-François! — Chaque matin, hiver comme été, pluie ou soleil, Claudia et Françoise partaient pour les provisions en compagnie de la cuisinière. C'était l'unique sortie de la journée. Les mardis et vendredis, jours de marché, elles parcouraient en tous sens la rue Sainte-Claire, où les paysannes se tiennent debout devant leurs paniers de légumes ou leurs corbeilles de fromages; puis elles allaient chez les fournisseurs, à travers les rues étroites et cailloutueuses de la Filaterie et de Saint-Maurice, sous les arcades traînées où les boutiques s'ouvrent dans une obscurité et une fraîcheur de cave; et, par de sombres passages voûtés, faisant communiquer les vieux quartiers entre eux, elles s'en revenaient vitement à la maison pour surveiller les apprêts du dîner de midi, qui avait lieu dans une froide et correcte salle à manger lambrissée de noyer ciré. Après dîner, César, Prosper Badoul et Mme Tavan redescendaient au magasin. On enlevait le couvert et dans la même pièce, transformée en ouvroir, les deux sœurs travaillaient en face l'une de l'autre, de chaque côté de la croisée aux rideaux à demi soulevés. Cela durait jusqu'au souper qu'on servait invariablement à huit heures. A la suite de ce repas sommaire, on faisait cercle autour du poêle en hiver, devant la croisée ouverte, en été, et on causait longuement des affaires de la maison ou des menus incidens de la journée. Puis, quand la grosse voix du bourdon de Notre-Dame sonnait dix heures, on se souhaitait le bonsoir et les jeunes filles montaient au deuxième étage, se coucher dans la pièce qui leur servait de dortoir commun.

Le dimanche apportait quelques modifications à la monotonie du régime quotidien. On dounait campos aux employés, et César emmenait Prosper jusqu'aux Balmettes ou à Albigny, afin de lunner l'air de la campagne et de la vivre. Pendant ce temp, Mme Tavan et ses filles assistaient à la grand'messe de la cathédrale. On se retrouvait à midi dans la salle à manger, pour le dîner où apparaissait pompeusement un pâté et une brioche commandés la veille chez la fameuse pâtissière de la rue Filaterie. Après dîner, les vêpres; puis Mme Tavan et ses filles s'en revenaient au logis par le chemin le plus long. Elles descendaient la rue Royale, dont tous les magasins étaient scrupuleusement fermés, et, s'il faisait beau temps, elle s'attardaient pendant une heure dans les allées embrouses du Jardin public. Parfois, dans les longs jours, on recevait des visites de cérémonie au salon; étriquées et immobiles sur leurs sièges, Claudia et Françoise devaient écouter, en étouffant un bâillement, d'interminables considérations par la cherté des vivres, l'insubordination des servantes, ou le service du roi. Elles s'en dédommageaient une fois seules, en se réfugiant dans l'embrasure de la croisée ouverte. Accoudées au coussinet de damas rouge, posé sur l'appui de la fenêtre, elles regardaient le lac bleuir, les bateaux et les voiles monter ou descendre dans le chenal, les voyageurs traverser la place et courir vers le *Mont-Blanc*, dont le sifflet annonçait le dernier départ;—elles écoutaient révesement les accords d'une musique militaire jouant sous les platanes du Pasquier, ou la sonnerie d'un clairon retentissant dans une caserne voisine. Puis le crépuscule tombait. On se mettait à table et, après souper, quelques familles de commerçants de la rue Filaterie venaient jusqu'à onze heures faire une partie de *mariage*, en buvant le vin blanc et en croquant des *riottes de carême* (pâtisserie sèche, au poivre et à l'anis).

Les distractions d'un genre de la partie de campagne au Parmelan étaient tout à fait exceptionnelles. Aussi constituaient-elles dans la vie domestique un remarquable événement. Pendant la semaine qui suivit cette dernière course en montagne, les péripéties de la montée et de la descente furent le texte des conversations des deux sœurs. Chaque soir, au soleil couchant, laissant la leurs travaux de couture, elles s'appuyaient à la barre de la fenêtre et regardaient les montagnes se teinter au loin d'une belle couleur mauve. Alors elles se répétaient, pour la vingtième fois au moins, les détails de leur excursion, et le nom de M. Maurice Tournyer arrivait comme involontairement sur leurs lèvres. Franchise reparlait de sa bonne mine, de la souplesse et de l'élégance de sa démarche. Claudia vantait surtout la douceur de son regard à la fois caressant et pénétrant; elle le trouvait très instruit, très brillant causeur, avec quelque chose de poétique sans sa façon de s'exprimer. Puis subitement, toutes deux devenaient silencieuses, comme si elles eussent voulu réserver pour leur for intérieur le surplus de leurs impressions. Les yeux perdus vers les crêtes bleuâtres de la montagne, elles y cheminaient en imagination en compagnie de Maurice Tournyer. Françoise se remémorait le plaisir secret qu'elle avait en à marcher au bras du professeur dans l'obscurité du bois de sapins, semé de phosphorescentes lueurs; Claudia revoyait le plateau du *Signal*, baigné de soleil, et Maurice, couché à ses pieds, lui cueillant des fleurs ou lui désignant l'une après l'autre les cimes neigeuses aux appellations sonores....

IV.

Le dimanche d'après, elles se rendirent comme de coutume, avec leur mère, à la messe de la cathédrale. Au dehors, il tombait une pluie douce et vente de porte battante apportait une odeur humide qui se mêlait aux senteurs de l'encens. Cette humidité, qui s'évaporait en buées fines et s'ajoutait à la fumée des encensoirs, emplissait le grand vaisseau de la nef d'une lourdeur qui s'agitaient confusément les rangées de fidèles agenouillés sur des chaises. L'orgue raisonnait majestueusement, tandis que le prêtre et les diacres officiaient avec lenteur. Dans les stalles de noyer du banc d'œuvre, les chanoines, enveloppés de leur manteau brun doublé de rouge, suivaient l'office avec des gestes somnolents et bêtes. Les chantres psalmodiaient d'une voix bourdonnante; de temps en temps un temps la sonnette d'un enfant de chœur tintait, et l'orgue reprenait sa musique gravement berceuse. Comme on s'agenouillait pour l'élévation, Françoise pousa brusquement du coude le bras de sa mère.

—Il est là, à droite, derrière nous, chuota-t-elle.

Claude laissa tomber son paroissien; en le ramassant, elle se retourna, aperçut Maurice Tournyer et replongea dévotement sa tête dans ses mains, pour cacher une rougeur qui lui était montée au visage.—Appuyé à la barrière qui séparait la nef des bas côtés, le professeur se tenait debout, l'œil fixé sur les jeunes filles. Le jour blanc, tombant d'une des verrières supérieures, l'éclairait jusqu'à mi-corps, montrant sa taille svelte, bien prise dans une jaquette noire boutonnée sur la poitrine, son col blanc rabattu dégageant bien le cou, sa tête aux cheveux coupés en brosse, sa barbe noire fourchue encadrant son visage à l'expression fine et sérieuse. Attentif, les bras croisés, il avait, grâce à ses cheveux noirs très ras et à sa barbe fouée, un peu l'air d'un puritain, mais d'un puritain au regard très tendre.

Claudia vit tout cela d'un clin d'œil; puis, honteuse de sa profane curiosité, se reprochant de mêler aux méditations pieuses des pensées et des préoccupations déshonnêtes, elle se prosterna sur sa chaise, courba sa figure sur son paroissien ouvert et s'efforçait de regarder derrière elle. Mais elle ne put nécessaire apporter en route de la même la réconciliation désordonnée; bien qu'elle fît assise chez elle, elle conservait la vision très nette de ce beau groupe, dont il lui semblait sentir le regard caressant se poser sur eu. L'orgue se mit de nouveau à résonner et elle l'écouta avec délices, lui trouvant tout à coup des accents d'une tendresse et d'une ardeur [illegible]

Au sortant de la cathédrale par le grand Rond, Claudia et Françoise, [illegible] cette [illegible] hypocrisie qui [illegible] développe instinctivement chez les filles les plus honnêtes, se gardèrent, devant leur mère, de faire la moindre allusion au touriste du Parmelan aperçu dans l'église. Mais lorsqu'elles se retrouvèrent seules dans leur chambre, où elles étaient montées pour prendre d'abord leur chapeau, Françoise dit à son aînée:

—Tu sais, ma chère, il est venu à la cathédrale pour nous voir.

—Quelle idée! murmura Claudia, voilà pourtant comme tu te montes la tête, ma pauvre Fanchon!

—Je ne me monte pas la tête, répliqua la cadette avec une pointe de dépit, car je ne suis pour rien dans sa curiosité.... Si j'ai dit "nous," c'était pour ne pas effarouche ta modestie.... Il est venu pour te voir....

—Qu'en sais-tu? demanda Claudia en rougissant.

—J'en suis sûre.... Je l'observais en dessous, et il te dévorait des yeux.... Il est amoureux de toi, ma chère!

—Tais-toi! s'écria la sœur aînée en baissant la tête et en se précipitant dans l'escalier....

L'après-midi, au sortir des vêpres, comme il pleuvait, Mme Tavan ramena ses filles tout droit au logis, où on s'installa dans le salon.—Cette pièce, qu'on n'habitait guère que le dimanche, avait un aspect glacial et inhospitalier, avec ses rideaux de damas brun, méthodiquement croisés, son piano droit plaqué contre le mur et hermétiquement fermé, ses meubles d'assjon symétriquement disposés en demi-cercle, et ses plantes vertes artificielles qui dressaient rigidement sur une table oblongue leur immobile végétation de papier.

Toute la famille était là et s'ennuyait dominicalement. Mme Tavan, en robe de cachemire noir, feuilletait un prospectus du prix courant d'une maison de rubannerie; sur le fond blanc et or du papier de tenture, son profil irrégulier, énergique et mobile se dessinait avec un relief de médaille: les bandeaux grisonnants et crêpus, assez épais encore et se nouant en un modeste chignon sur la nuque brune et maigre, le front busqué, l'œil luisant sous une paupière ombragée d'un sourcil très noir, le nez retroussé aux ailes frémissantes, la bouche aux lèvres serrées, le menton plein et proéminent. Les deux sœurs, assises près de la table oblongue, lisaient distraitement, l'une un journal de modes, l'autre l'*Introduction à la vie dévote*. Claudia, debout dans l'embrasure de la croisée, tambourinait contre la vitre, en regardant les larges gouttes de pluie ruisseler au dehors sur les carreaux.

Tout à coup on sonna, et la cuisinière, ouvrant la porte du salon, annonça:—M. Maurice Tournyer.

Claudia, sans détacher les yeux de dessus son livre, fut prise d'un battement de cœur; François regarda en dessous la figure surprise de Mme Tavan et de Mme Tavan, avec anxiété;—Comment maman va-t-elle le recevoir!—L'oncle César s'était vivement retourné et allait au-devant du visiteur.

Maurice Tournoyer, un peu intimidé, mais sans gaucherie, s'inclina cérémonieusement devant Mme Tavan et ses filles, puis tendit la main à M. César et lui adressa tout d'abord la parole.—Il usait, dit-il, de la permission qui lui avait été si aimablement accordée et il venait s'informer de la santé de ses compagnons de voyage.

—Tout s'est bien passé, répondit froidement l'oncle César, ces démoiselles ont été enchantées de leur promenade.... Ma chère Augustine, ajouta-t-il en présentant le visiteur, M. Maurice Tournyer est le jeune homme dont je t'ai parlé et qui nous a guidés au Parmelan.... M. Tournyer est professeur au collège.

Mme Tavan répondit par une glaciale inclination de tête et invita le professeur à s'asseoir. Les deux sœurs, en constatant cet accueil plus que cérémonieux, se sentirent des piqûres d'aiguilles au cœur. Maurice devinait qu'on le recevait un peu comme un intrus, pourtant il ne se démontait pas et commentait longuement les péripéties de l'ascension. La conversation néanmoins se traînait languissante et l'oncle César ne faisait rien pour la ranimer, quand, tout à travers l'entretien, il échappa à Maurice Tournyer de dire qu'il avait passé son enfance à Albertville. Albertville! c'était le pays natal de feu M. Tavan, et c'était là que Mme Tavan avait vécu pendant les premières années de son mariage. Justement, il se trouvait que Maurice connaissait la famille du défunt; il existait même entre lui et les Tavan une lointaine parenté.... Il y eut alors un soudain changement dans les manières de Mme Tavan: tout ce qui se rattachait à ce mari si violemment aimé prenait aux yeux de la veuve un intérêt capital. Elle s'échauffa, questionna le jeune homme sur le pays et sur leurs connaissances communes, fut enchantée de ses réponses et le prit bruyamment en gré.

Claudia, qui jusque-là avait eu le cœur anxieusement serré, commença de respirer. L'oncle César n'en revenait pas de voir avec quel acceuil bienveillant un étranger; il se détendit à son tour, sa physionomie s'épanouit, et il mit le professeur complètement à l'aise. Sur ces entrefaites, Proper Badoul rentra et ne parut qu'à demi surpris de se trouver face à face le touriste du Parmelan. Il avait été touché et flatté, pendant l'excursion, de la familiarité bonne sufant de ce compagnon de voyage; il ne lui déplaisait pas, aux yeux de ses confrères du commerce d'Annecy, de montrer qu'il était en relation d'intimité avec un professeur du collège. Aussi répondit-il cordialement à la poignée de main de Maurice. La glace était rompue, et quand M. Tournyer se leva pour prendre congé, Mme Tavan le reconduisit jusque sur le palier:

—Nous recevons, lui dit-elle, quelques amis tous les dimanches soir.... Si vous voulez bien, monsieur, vous joindre à eux, nous aurons grand plaisir à vous voir, et je serai ravie de causer d'Albertville avec vous....

Maurice Tournyer n'eut garde d'oublier cette invitation, et dès la semaine suivante, il assista à la soirée hebdomadaire de Dumoulin. Sa présence donna à ces réunions du dimanche une animation qu'elles n'avaient jamais connue. Outre que le jeune homme était un aimable causeur, il possédait une jolie voix et il était bon musicien. Le piano longtemps muet recommença à résonner dans le salon blanc et or de Mme Tavan. Françoise, qui, depuis sa sortie du couvent, avait renoncé à jouer, lorsqu'elle n'avait d'autres auditeurs que l'oncle César et Prosper, se reprit d'un goût très vif pour la musique, du moment où il s'agissait d'accompagner le professeur. M. Tournyer charme les habitués du dimanche en leur chantant des romances et des fragments d'opérette qu'il détaillait fort spirituellement. Bientôt, parmi la société communiante d'Annecy, il ne fut bruit que des talents du professeur de rhétorique et de la fagéolie façon dont on s'amusait maintenant chez les Tavan. Certaines familles de négociants intriguaient pour avoir les invités, et cela donna à la maison du *Fil de la Vierge* un relief dont l'amour-propre de Mme Tavan et de l'Oncle César fut flatté.

Le professeur ne se contentait pas d'être agréable, il rendait aussi des services réels. Le Parmelan, il s'était mis à la disposition de M. Dumoulin pour répondre aux lettres d'une maison de Turin avec laquelle le *Fil de la Vierge* était en affaires. Il avait gagné les bonnes grâces de Prosper Badoul, dont l'insuffisance très imparfaite, en devinant des désirs et en s'offrant à lui donner quelques leçons de grammaire et de style. Bref, en moins d'un mois, il avait en l'art de se rendre indispensable et il était devenu l'hôte de la maison Dumoulin.

Cette intimité inespérée fut pour les deux jeunes filles une souveraine plaine de secrètes et sourdes délices. Elle transformait complètement leur vie jusqu'alors si nue et si froide. Elle la colorait et la réchauffait. Sans nommer de préférence pour l'une et pour l'autre sœur, Maurice Tournyer partageait entre Claudia et Françoise les mêmes délicates attentions, le même empressement aimable et respectueux. Et dans, durant quelques semaines, un rêve de douce tendresse, elles goûtèrent toutes deux sans arrière-pensée jalouse, ce qu'il y a de plus suave, de plus pur et de meilleur dans l'amour,—l'espérance.

V.

—Eh, vous êtes sûre, mademoiselle Claudie, que vous tenions le bon chemin?

—Mais, ma chère, maintenant.... Nous vous tenons bien, et, cette fois, vous ne vous échapperez pas! Tenez, voilà le Grangettes, et je connais le pays mieux que mon oncle.... En suivant ce raccourci, nous serons à la ferme au quart d'heure avant la voiture.

Entre deux haies au pied desquelles courait un filet d'eau limpide, Maurice Tournyer et Claudia Tavan grimpaient une étroite embrouée qui, à la fin des noyers. Devant eux, parmi les pâturages et les vergers, le village de Gingrettes s'étageait entre quatre ou cinq petits hameaux dont les toits bruns fumaient sous les arbres. Derrière, les prairies en pente douce dévalaient jusqu'à la gorge où le Fier, entre des brumes légères flottaient encore dans les fonds; l'air sonore et frais résonnait des claquements de fouet et des bruits de roues de la voiture où l'Oncle César, Françoise et Prosper Badoul étaient rentrés avec les provisions.

—Je viens aux Grangettes depuis mon petite enfance, pourvu! Claudia; il n'y a pas un arbre, pas une pierre de mousse sur les murs, qui aient changés depuis ce temps-là.... Mes *grangers*, le père et la mère Bouvard, n'ont pas changé non plus; ils ne me paraissent pas plus vieux aujourd'hui qu'il y a une quinzaine d'années.... Ils se sont mariés à la ferme quand ils avaient vingt-cinq ans; ils en ont maintenant soixante-dix et ils s'aiment encore comme deux tourterelles.... C'est plaisir de les voir!

—Ce sera un double plaisir pour moi de les voir avec vous, répondit galamment le professeur.

Claudia rougissait sous son chapeau de paille et marchait en baissant la tête, comme pour dissimuler le contentement que lui causait cette réponse. Les mots pris en eux-mêmes n'avaient que la valeur d'un compliment assez banal; mais l'accent pénétré de Maurice, en les prononçant, leur donnait une saveur plus rare. Maurice lui-même goûtait avec délectation la chance de cette tête-à-tête matinal. Il regardait à la dérobée les yeux bruns de Claudia dans le pénombre du chapeau de paille, ses virginales lèvres rouges, la natte d'un blond roux qui lui frôlait les épaules et à l'extrémité de laquelle des petites veux folets brillaient comme de l'or sous le ruban vert qui les nouait. Il trouvait la matinée suavement belle, le ciel clair, l'air limpide et mélodieux. L'attrait qui l'avait entraîné dans le cercle intime de la maison Dumoulin était devenu depuis trois mois de plus en plus vif et l'avait décidé à passer à Annecy tout le temps des vacances, afin de se mêler plus familièrement encore à la compagnie des deux sœurs. Cette matinée dans le sentier de Duny lui semblait à elle seule compenser largement le léger sacrifice de ses deux mois de liberté.

A un coude de la pente cailloutueuse, ils se trouvèrent devant les Grangettes. La maison d'habitation était une vieille bâtisse savoyarde, aux toits bas, aux murs centrés sur lesquels deux énormes noyers versaient leurs ombres si diversement capricieuses. Une barbeuse séparait cette antique demeure des bâtiments de *grange* et du verger en pente, s'inclinant dans la direction du Fier. On entrait de plain-pied dans la cuisine obscure, qui servait de salle à manger. Le plancher du salon menaçait sérieusement ruine et une chambre à coucher orientée au midi, composait toute la partie habitable.—Sur le seuil, ils furent accueillis par un petit vieillard malgré et alerte, à la figure rasée, aux cheveux gris, aux lèvres rentrées et aux yeux rusés.

—Bien le bonjour, mam'selle Claudia, s'écria-t-il, vous voilà arrivée la première!.... Je suis content de vous voir en santé.... Je vous amène bien aussi, monsieur.... Mêmes lois! la pluie s'est allée au village vous guérir des enfs frais et de la crème, mais elle va revenir *d'abord*. Entrez et mettez-vous à l'aise.... M. César est avec vous, n'est-ce pas?

—Oui, père Bouvard, répondit Claudia, il vient dans le char avec Françoise.

—A la bonne heure!.... Entrez seulement dans la chambre à lit, vous y verrez mieux que dans la salle qui est toujours bien fraîche comme une cave.

Toujours les regardant curieusement, le bonhomme les avait introduits dans la chambre à coucher, très étayée de solitel, et dont la fenêtre enguirlandée de vigne donnait sur le verger. Tout en sampie tablier bleu, battait gravement des œufs dans un saladier à côtes, et cet accoutrement faisait mieux rencontrer encore sa massive et vulgaire ossature. En se entrant, les deux sœurs le saluèrent d'un signe de tête. Mais lui, sans sourciller, continuait à fouetter la jeune couple avec des airs soupçonneux.

—Ah oui! dit-il d'un ton de mauvaise humeur, vous êtes donc sourdes!.... Le bon Dieu vous a été, et on n'attend plus que vous!

Il saisit vivement le bras de sa nièce et se dirigea vers la cour, où le père et la mère Bouvard bissaient les paniers de fruits et de légumes à l'arrivée du char. Le vieillard s'était rasé en l'honneur du jour; mais, sous sa pointe d'ironie, quel air de triomphe! Voyons, est-ce que vraiment?....

—Oui, petite sœur, répondit Claudia en lui prenant les mains, il m'aime.

—Il te l'a dit?

—Ce soir, dans le verger.... Et je suis heureuse, bien heureuse!.... pense que, mon amie, je l'aime.

Françoise restait muette; elle était devenue pâle et paraissait désappointée.

—Eh bien! reprit Claudia, tu ne m'embrasses pas?.... Est-ce que cela te fait de la peine?

Françoise détourna la tête et haussa les épaules:

—Mais non!.... Par exemple!.... Non, Claudia, je ne serai jamais jalouse de toi.... Seulement je n'approuve pas.... Bafin, réfléchis-le, en définitant ces choses, je te souhaite bonne chance.... Mais, crains bien que l'oncle César n'ait d'autres idées et que les choses ne marchent pas au gré de tous le monde!

DEUXIÈME PARTIE.

VI

Le lendemain de voyage aux Grangettes, quand, après souper, Prosper Badoul redescendit au magasin pour s'assurer que tout était en ordre, l'oncle César l'y suivit. Ils se trouvèrent seuls dans la longue pièce uniquement éclairée par la lanterne que le commis promenait de rayons en rayons afin de constater si rien ne traînait; si les pièces de toile, étement repliées, étaient rangées dans leurs casiers respectifs. Tandis que Badoul procédait minutieusement à son inspection, César Dumoulin gagnait à tâtons la loge vitrée où se trouvaient la caisse et les livres, frottait une allumette et enflammait la bougie posé au-dessus des pupitres.

—Prosper, cria-t-il à son premier commis, quand tu auras fini ta ronde, viens un peu ici, j'ai à te parler.

—Voilà, patron! répondit quelques minutes après le ponctuel Prosper, en passant en large face moustachue à travers l'étroite ouverture du vitrage.—Le ton solennel de l'oncle César l'avait inurigué et ses gros yeux bovins exprimaient une curiosité un peu inquiète.—Qu'y a-t-il pour votre service?

—Assieds-toi là, dit M. Dumoulin en lui faisant place sur le banquette de maleskine, et écoute-moi....

L'oncle César se mouche bruyamment et reprit:—Badoul, mon garçon, j'ai en cinquante-cinq ans au mois d'août; il me vient donc à l'esprit que je pourrais bien m'occuper des affaires de la maison, après quoi je ne serai plus bon qu'à mettre au rancart....

Et comme Prosper ouvrait bienséant d'étonnement un geste de dénégation:—Au rancart! répéta Dumoulin d'un ton qui n'admettait pas de réplique, je ne m'illusionne pas; je sens que je ne suis déjà plus dans le mouvement; pourtant, si je me retire un de ces jours, je n'entends pas que le *Fil de la Vierge* tombe en quenouille. Ma sœur, il est vrai, est une femme de tête; mais elle ne peut compter sur ses filles.... Elle les a élevées en princesses et elles ne sauraient pas distinguer une cotonnade de Rouen d'une toile de Mulhouse.... D'ailleurs, pour qu'une maison ne périclite pas, il faut qu'on y mette le coup d'œil et la poigne d'un homme.... d'un homme jeune, actif et connaissant la clientèle.... Tu me comprends, hein, et tu vois où je veux en venir?

—Pas tout à fait, patron, répondit Prosper en écarquillant les yeux.

—Tu ne la comprenaient bien lente, ce soir!.... Tu es un homme, tu es jeune, tu es net, sourcant des affaires; c'est pourquoi j'ai songé à t'intéresser dans la maison et à te prendre pour associé....

—Moi, patron!....

—Oh! patron, s'écria Prosper dont la figure s'épanouit et les yeux se mouillèrent, comment pourrai-je jamais reconnaître toutes vos bontés!.... Moi, associé au *Fil de la Vierge*!.... Jamais je n'aurais osé rêver ça!

—Tout un tout! on doit toujours oser dans la vie.... Eh bien, oui, tu seras notre associé.... *Dumoulin, Badoul et Cie*, ça ne fera pas mal sur les en-tête de lettres.... Mais attends, je n'ai pas fini.... J'ai donc parlé de mon projet à Mme Tavan, ma sœur; elle m'a donné d'abord mon approbation; elle sait d'avis qu'il ne faut pas faire les choses à moitié.... Elle a cru remarquer,—les femmes ont l'œil plus du que nous,—ma sœur, dis-je, soupçonne que tu ne m'en voulais pas trop mal pour ma fille aînée.... Est-ce vrai?

—Pardon, murmura Badoul qui devint cramoisi, c'est l'exacte vérité.... Mais je n'en reviens pas que Mme Tavan ait pu deviner un sentiment que je tenais si bien caché.... Claudia m'a toujours traité avec la plus parfaite bonté, mais je ne m'imaginais pas qu'elle pût deviner ce que j'ai pu éprouver de respectueuse retenue.... et que jamais je ne lui ai dit de mots d'amour....

—Encore un de tes torts!.... Faute de parler, on meurt sans confession.... Comment veux-tu que Claudia réponde à tes sentiments, si tu ne les manifestes pas? Elle ne peut décemment pas venir elle-même t'offrir sa main.... Et si tu l'aimes....

—Oh! profondément, monsieur César.... et ce n'est pas d'aujourd'hui! Ce date du jour où elle est revenue du couvent de Saint-Etienne où Saint-Etienne où j'étais allé pour régler l'affaire de rentbans.... Vous vous rappelez?.... Quand je suis entré dans la salle à manger et que j'ai vu Mlle Claudia debout devant la table, avec en jolie figure délicieuse et ses cheveux dorés, j'ai été pris tout de suite; et, depuis ce temps-là, qu'a-t-il que grossir!.... Dès que je pense à elle, je me sens un frisson par tout le corps, et quand elle me regarde, je perds mon sabotah.

—Tout ça est bel et bon, interrompit l'oncle César; mais ce n'est pas moi, c'est elle qu'il faudrait dédier ton chapelet de douceurs.... J'ai parlé de nos projets à ma mère, et nous nous sommes tous deux tâté sur l'avantage qu'il y aurait à ce que notre associé fît en même temps le mari d'une des filles de la maison.... Claudia, je le crois, est trop obéissante et trop sensée pour contrecarrer un désir.... Mais enfin elle a un tête, elle aussi, et il est de toute nécessité que tu fasses ta demande ici-même.

—Moi, monsieur César? Il me semble que je ne pourrai jamais.

—Et pourquoi, mon bonhomme!.... Es-tu amoureux ou ne l'es-tu pas?.... Mme Tavan veut que son associé devienne son gendre, et elle a raison.... Sans quoi, point d'affaires!.... Il faut que tu parles à Claudia, et je plus tôt sera le mieux.... Tu m'entends?

—Oui, monsieur César.... Seulement, j'ai peur qu'en face devant elle, les paroles me restent au fond du gosier.... Quand je pense que le bonheur de ma vie va dépendre de cet entretien, ça enfilé pour me mettre là-dedans une diablesse de peur qui me paralyse!

—Poule mouillée!.... murmura d'un ton plus affectueux l'oncle César.

—Oui, patron, je suis comme ça devant les femmes, et c'était la raison pour laquelle il avait vieilli célibataire. Il reconnut dans cette gauche timidité de son commis une émotion qu'il avait jadis éprouvée lui-même et qui en lui un sympathique mouvement de compassion.

—De courage! reprit-il, songe qu'en te faisant trop longtemps, tu t'expose à te faire sauter l'Hardi sous le pied par quelque nouveau prétendant.... Hardi donc, et pomme vivement la pointe!.... Demain, après-midi, j'emmenerai Françoise aux Berattes, sous prétexte d'y faire visite à sa marraine; de sur Mme Tavan sera au magasin, je remonterai à l'appartement, tu trouveras Claudia seule dans la salle à manger et tu t'expliqueras carrément.... Est-ce compris?

—Oui, monsieur César!

—Bon, c'est dit. Maintenant allons nous coucher, et tâche de bien dormir afin d'avoir demain ta mine des dimanches!....

En dépit des recommandations de M. Dumoulin, Prosper ne put fermer l'œil. Les horizons que venait de lui faire entrevoir l'oncle César étaient trop merveilleux, trop inespérés, pour que les confidences de son patron ne jetassent pas son esprit dans une agitation incontrollable avec le sommeil. — Fils d'un vigneron des Chablais et n'ayant reçu qu'une instruction élémentaire qui l'avait à peine dégrossi, Prosper Badoul était arrivé néanmoins, à force de volonté, de travail et de patience à acquérir toutes les connaissances qui étaient devenues nécessaires à son état. Il ne s'en faisait pas accroire et sentait qu'il ne possédait ni physiquement, ni intellectuellement, les qualités brillantes qui peuvent séduire à première vue une femme. Elle dévoré comme l'avait dit Claudia. Bien qu'il ne fût nullement romanesque, il aimait depuis longtemps déjà l'aîné des demoiselles Tavan; il admirait sa beauté, est